

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

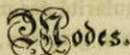
Paris,	9 »
Départ.,	9 50
Etranger,	10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.AU BUREAU,
Boulev. des Italiens,
N° 2 L.ET LES DIRECTEURS
DE POSTES.Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)



Autrefois on appelait *repos* le temps du Carême. Les plaisirs, les danses, la bonne chère, les coquettes parures, les gaies amours, toutes les joies du monde et de la jeunesse s'effaçaient sous les cendres du Mercredi Saint, et bien doux était-il alors d'écrire un journal de mode, car c'était vraiment pour la mode le temps du silence et du repos.

Mais les mœurs sont changées, et à cette heure les harmonies résonnent de toutes parts, et les mille lustres scintillent dans les brillans salons que décorent les belles tentures de Foye-Davenne, les riches antiquités de Monbro, les bronzes si ravissans de Debraux, et toutes ces recherches luxueuses et charmantes qui entremêlent aujourd'hui les charmes des arts à l'élégance du goût ; mais aussi combien ils sont piquans les salons de notre grand monde d'aujourd'hui ! combien on peut reconnaître et retrouver dans toutes leurs délicates recherches la pensée du maître de ces charmans chefs-d'œuvre ! Car, disons-le,

existe à Paris plus d'un de ces merveilleux sanctuaires de la mode et du goût, où les arts apportent leur plus piquant tribut, où les groupes de bronzes, les statues de marbre, les plus sublimes peintures, les plus délicates aquarelles, viennent prendre place auprès des lampas brochés d'or, des glaces de Venise, des vitraux de Sèvres, des vases du Japon et des riches supports, des carcelles et des bougies qui illuminent toutes ces splendeurs de la mode.

Et c'est parmi ces splendeurs de la mode que nous trouvons les parures admirables dont les plus beaux tissus créés pour la maison Opigez-Gagelin attestent par quels droits heureux ce nom a pris le premier rang dans notre fashion. Ce n'est pas cependant que cette supériorité dans les étoffes de grand luxe exclue une recherche non moins attrayante dans les tissus plus simples. Voici bientôt venir l'heure où apparaîtront toutes ces choses charmantes que la maison Opigez a créées pour nos modes d'été ; et nous savons à l'avance que jamais plus de goût, plus de grâce, plus de nouveauté n'auront apparu sous le soleil de la belle saison ; mais en attendant toutes ces

séduisantes apparitions, nous savons aussi que depuis quelques jours il est arrivé dans ces mêmes magasins une séduction bien plus puissante encore, celle d'un superbe envoi de cachemires des Indes. On dit par le grand monde, que ces cachemires sont d'une admirable beauté, qu'ils réunissent à une grande variété de nuances une finesse de travail qui fait accorder autant d'admiration que de pitié à ces milliers de mains absorbées par ce travail, dont nos modes ont fait leur plus brillant apanage. Les cachemires arrivés récemment chez Opigez obtiennent un double succès par la beauté de leur tissu et la modicité de leur prix. Ils ne sont pas, du reste, les seuls à obtenir les suffrages du beau monde, car à côté des cachemires des Indes se trouve le plus bel assortiment de cachemires français, et nous insistons d'autant plus sur cette richesse nationale, qu'il est décidément dans nos usages d'aujourd'hui de placer dans les corbeilles de noce un beau cachemire français auprès de ceux que les Indes envoient à toutes nos belles et riches fiancées.

A ces riches fiancées aussi nous parlerons des robes, des écharpes, des bonnets, de toutes les richesses de broderies, de dentelles, ou, pour mieux dire, de tous les ensembles ravissans des toilettes confectionnées chez M^{me} Penona*. Nous en parlerons avec d'autant plus d'intérêt, que nous venons d'admirer un superbe assortiment de robes pour corbeilles, envoyées par cette maison à une famille très-connue dans la société anglaise, et où, assure-t-on, les trois sœurs se marient le même jour. Cela n'est pas étonnant. On sait qu'aux Anglais appartient le privilège des grandes familles, et l'on sait aussi que la fashion anglaise se plaît à accorder ses prédilections à M^{me} Penona. C'est donc à elle que fut confié le soin de composer douze robes de noce, qui sont, nous pouvons dire, douze ravissantes productions: celles pour le mariage étaient

toutes trois en mousseline claire toute garnie d'Alençon. Cette dentelle était remarquablement belle, et portait un superbe échantillon de ces *points* si à la mode, dont M^{me} Penona possède un assortiment d'autant plus curieux, qu'il est composé d'*Alençon vieux neuf*. Les femmes, nous l'avons déjà dit, comprendront toute la puissante signification de cette dénomination, et sauront quel mérite doivent avoir des vieux points *qui n'ont jamais servi*.

Pour en revenir à notre corbeille, disons aussi un mot des fleurs qui avaient été fournies par M^{me} Lainnée", dont le talent pour la composition des *couronnes nuptiales* est d'un goût et d'une recherche à part de tout ce qui s'est vu. Pour varier ce style si uniforme d'une couronne faite toujours pour la même chose, toujours avec les mêmes fleurs, et qui depuis des siècles revient avec la régularité des moissons, il fallait un talent frais, gracieux, neuf comme celui de M^{me} Lainnée.

*Les gants Mayer*** faisaient aussi partie de cette corbeille de noce. Ces gants, d'un genre tout nouveau, sont charmans, et susceptibles de recevoir de jolis ornemens. Ainsi nous savons déjà de belles élégantes qui, pour remplacer le lacet de soie qui les fixe, ont commandé chez Sorré Delisle*** d'élégantes ganses d'Alger avec leurs glands, et d'autres qui ont choisi pour les fixer de jolis boutons de perles tels qu'on les trouve chez Bourguignon. Nous ne doutons pas que cette fantaisie, qui est charmante pour les gants de bal, ne reçoive les ornemens les plus variés. Ainsi une rangée de petits camées en coraux, ou une espèce de petites bayadères en coraux pour remplacer le lacet, formerait le charmant accessoire d'une parure de corail. Ces parures sont très-nombreuses et de choix très-variés dans la maison Bourguignon. Nous y avons remarqué des nœuds ou attaches en coraux pour

* Rue Richelieu, 108.

** Passage Choiseul, 32.

*** Rue Vivienne, 33.

* Rue Saint-Pierre-Montmartre, 5.

robes de bal, qui sont charmans de bon goût et de nouveauté.

— M^{me} Pollet* a composé la semaine dernière tant de jolies toilettes de visite, de bals, ou de négligé, que nous y trouverions le sujet de mainte longue et piquante narration, si tant de détails pouvaient avoir place dans nos articles. Mais comment énumérer ces robes en tulle ou crêpe brodé de soie avec cordonnet d'or; ces tuniques toutes blanches, garnies en dentelles d'or ou d'argent, ces robes en gaze brodée en fleurs de chenille mêlée aux applications de velours et produisant une guirlande en relief d'un effet indescriptible? Comment parler de toutes ces robes d'un goût exquis, mais qui, bien plus simples, n'avaient pour ornemens que quelques fleurs en velours ou quelques nœuds de rubans qui étaient placés avec une recherche charmante, et dont la grâce faisait toute l'élégance? Cette élégance, nous l'avons retrouvée sur des robes en pékin fond rose à bouquets d'argent, avec double volant de dentelle d'argent, d'autres en moire blanche semée de colonnes d'or ou brodée en soie nuancée et garnie de points, d'autres en velours avec riches brandebourgs de soie ou d'or, tels qu'on les fait chez Sorré Delisle, et formant échelle sur le devant des jupes, etc., etc.; et pour tout cela des coiffures charmantes, les unes composées avec une résille, les autres en velours, en étoffe d'or, ou broché or et soie, ou bien en dentelle, en fleurs, en rubans, selon que c'était des toques, des turbans, des bonnets, car M^{me} Pollet embrasse tous les genres, et dans tous elle se montre femme de goût et compositeur plein de tact.

— Nous aimerions à rendre compte encore d'une délicieuse coiffure qui a paru dans une des plus jolies fêtes de cette semaine, et qui a fait retentir le nom d'Alexandrine** avec tous les succès qui appartiennent à sa célébrité. La composition de

cette coiffure est un de ces jolis prodiges que l'on ne sait trop définir, mais c'est une de ces créations délicieuses qui vont toujours bien, qui sont toujours pleines de goût, de fraîcheur, qui sont enfin dignes du nom d'Alexandrine.

— Nous avons remarqué cette semaine, aux magasins du *Gaëshmac*, un charmant assortiment de pélerines, mantilles, berthes, fichus, etc., etc., garnis en application d'Angleterre, qui étaient réellement d'un effet séduisant. On comprend que de telles recherches doivent convenir parfaitement aux femmes élégantes auxquelles sont destinées les charmantes lingerie de la maison que nous citons. Nous nous arrêterons particulièrement à de petits bonnets du matin ornés de barbes ou formés de demi-voilettes ornées de gaze ou de rubans placés avec un goût charmant. — Du reste, une grande partie de ces jolies choses se trouvaient dans un trousseau, dont nous devons citer la recherche, l'élégance toute de détails, la profusion bien entendue de dentelles, de broderies, et mille accessoires délicieux qui appartiennent aux modes du jour, et sur laquelle la maison Hériville a su réunir les précieux avantages du luxe et de l'économie.

— Les succès que M^{me} Ardry a obtenus, tant à l'exposition que dans le monde élégant, où ses magnifiques ouvrages ont paru, nous font un devoir de rappeler combien sont avantageuses ses leçons de broderie, et à quelle supériorité on peut posséder cet art si gracieux avec la direction d'une telle maîtresse. Les points les plus variés, tout ce que les *jours* et les *mats* peuvent produire de plus merveilleux, mille autres *points* charmans dont M^{me} Ardry est l'inventeur, composent ce talent dont elle vous apprend toutes les délicates recherches en donnant ses leçons, soit chez elle, rue Laffitte, 48, ou chez les dames dont elle obtient la confiance.

* Rue Richelieu, 95.

** Rue Richelieu, 108.

* Rue Choiseul, 17.

AVIS.

Les magasins de M^{me} Seguin, rue Richelieu 81, étant transportés rue Neuve-des-Petits-Champs, 60, au premier, M^{me} Seguin n'a conservé aucun rapport avec le magasin qui la remplace dans son premier local.

—Nous recommandons particulièrement la maison de Frick*, dont le talent a été reconnu par la mention honorable obtenue à l'exposition de 1839. Frick teint les châles, cachemires, sans couper les bordures; conserve l'impression et le broché de toutes étoffes en variant les fonds.

Par de nouveaux procédés, il nettoie et apprête toute espèce de soieries, brodées, brochées, en leur conservant le brillant et la souplesse du neuf. Il n'est pas moins heureux dans son art pour remettre à neuf les châles de toute espèce, le linge damassé, et les ameublements de tous les genres. Il donne l'apprêt anglais aux étoffes perses.

M^{me} Frick s'occupant spécialement des reprises perdues et autres, dans toutes les étoffes, telles que cachemires, batistes, mousseline, etc., rend les châles longs, cachemires des Indes, en châles carrés, encadre et fournit les bordures pour châles. Le tout avec perfection, célérité et prix modéré.

FASHION.

Le luxe a fait de tels progrès depuis quel temps que les moindres négligés se composent d'une redingote de velours garnie d'Alençon; le corsage en est souvent plat, très-tendu, fait en cœur sur le devant, et ayant pour colerette une seule petite garniture de dentelle qui se tient droite et foncée tout autour de l'ouverture du corsage. Là, elle se fixe, s'arrête par un immense camée, ou une épingle à portrait. Mais ces bijoux ne souffrent pas de médiocrité. Le portrait doit être une belle peinture, ou le camée une vraie antique.

* Rue de la Paix, 9.

L'importance de la beauté du camée indique trop le bon goût ou l'élégance pour que nous ne rappellions pas ici le nom de Bert, chez lequel se trouve, non pas le camée *bijoux* avec toutes les élégantes montures de Pradher*, mais le camée dans sa beauté primitive, tel que Rome nous les envoie. Simple pierre, mais pierre si précieuse quelquefois, qu'on pourrait le couvrir de rubis et de perles sans avoir atteint sa valeur. La maison Bert** offre la plus heureuse collection de ces camées, qui passent bruts et sans forme de ses mains pour venir prendre les plus gracieux contours, les ornemens les plus élégans, sous la main de nos grands bijoutiers. Les camées en coraux, pour avoir moins de valeur, n'en sont pas moins à la mode, surtout lorsqu'on les retrouve chez tant de bijoutiers célèbres qui viennent puiser dans la maison Bert toutes ces pierres *informes* dont l'Italie l'a fait dépositaire, et qui ne sont chez lui que les élémens d'un luxe dont il abandonne à la bijouterie parisienne la délicate recherche et les élégantes formes.

Ce n'est pas seulement en parlant de robes et de coiffures que nous devons rendre compte de la mode: les usages les plus futiles de notre existence de salon s'y rapportent. C'est ainsi que nous vous répéterons qu'il n'est point de salon ou de boudoir élégant où ne se trouvent plusieurs de ces étagères charmantes de Monbro***, les unes en bois, en or, en incrustation, en tant de divers genres enfin, et sur lesquelles il faut retrouver quelques-uns de ces charmans bronzes de Debraux**** qui font l'envie de tout le monde fashionable et font aussi convertir tant de fois l'or en bronze. Mais aussi quel bronze! et que de femmes préfèrent à un collier de perles ou un bracelet de pierreries une de ces délicieuses statues pleines de grâce, de ces groupes ravissans

* Rue Richelieu, 104.

** Rue Hauteville, 26.

*** Rue Basse-du-Rempart, 18.

**** Rue Castiglione, 8.

ou de ces combats si énergiquement écrits par le bronze, ou de ces animaux si fidèlement rendus, que votre pensée se transporte dans leurs jeux, dans leur lutte, dans leur course...

Mais sur votre élégante étagère vous savez qu'il vous faut encore mille autres curiosités; des porcelaines, des verroteries, des antiquités, des *riens* de toute espèce, de ces *riens* comme vous en trouvez chez Susse, chez Chaulin. Chez Chaulin surtout vous n'oublierez pas ces petites figurines en terre cuite, ces groupes *si vivans* où vous voyez des scènes entières représentées par des figures en cire; et puis, savez-vous ce qu'il y a encore de charmant dans ce magasin, ce sont ces objets que l'on appelle des objets de papeteries et qui sont, en vérité, une charmante chose. Ces encriers siphonides qui sont devenus les encriers de tous les pays, sont ravissans de forme, d'ornemens, de tout ce qui en fait le plus joli bijou d'un secrétaire de jolies femmes; puis ces papeteries qui ne ressemblent plus en rien aux papeteries de l'an passé, puis ces albums, ces buvards, ces pupitres si frais, si élégans, si bien disposés pour se poser sur des genoux recouverts de soie et de dentelle, ces papiers et enveloppes de tous genres, toutes les recherches enfin de la plus délicate élégance, vous devez, vous le savez, les trouver chez Chaulin *.

SALON DE 1840.

(3^e ARTICLE.)

Les tableaux religieux sont moins nombreux que les autres années. Dans ce genre de peinture, comme dans l'histoire et le paysage, l'aquarelle et la statuette, le jury a fait preuve de la même sévérité. Si encore cette sévérité eût produit un salon d'élite; mais non, mon Dieu!

Nous avons d'abord reconnu la *Prédication de saint Jean-Baptiste*, de M. Roger,

* Rue Richelieu, 2.

dont nous vous avons déjà parlé lors de l'exposition des envois de Rome. Au Louvre comme au palais des Beaux-Arts, ce tableau se fait remarquer par les mêmes qualités de style et de dessin, le caractère et l'attitude des personnages; mais aussi il manque d'air, et il y a un peu trop de sécheresse pour tous les contours.

Un autre pensionnaire de Rome, M. Emile Signol, nous a donné un petit tableau plein de poésie, de sentiment religieux et de toutes sortes de qualités de dessin et de peinture, la *Femme adultère*. Le Christ est rayonnant de puissance et de céleste bonté. La femme adultère est belle, elle est jeune, et dans sa pose il y a de l'humiliation et du repentir, de la honte et de l'effroi. Toutes les draperies sont d'une belle couleur et d'un beau style.

Dans le salon carré, nous avons distingué le *Couronnement d'épines* de M. Jollivet; ce tableau est d'une belle couleur, d'une large et puissante manière de peindre. *L'Épisode du massacre des Innocens* et le *Diable transportant Jésus sur une haute montagne*, de M. Müller, sont deux belles peintures, bien exécutées, mais d'un style un peu trivial. *Saint Roch priant pour des pestiférés*, de M. Bezar, renferme de belles choses, et se distingue par des qualités de premier ordre. *Jacob demande Rachel à Laban*, de M. Schopin, est une belle peinture, sagement exécutée, d'un joli effet; mais cette composition manque un peu de caractère et de style. Le *Dernier soupir du Christ*, de M. Gué, est une composition dont l'immensité et le fantastique rappellent un peu les ouvrages de John Martin. Il y a de l'effet et un certain charme de poésie qui séduisent. Quinze ans plus tôt, et M. Gué eût eu les honneurs du salon.

Un tableau que nous avons encore vu avec beaucoup de plaisir, c'est le *Magnificat* de M^{lle} Molé Lafon, cette jeune et belle artiste, qui mérita l'an passé la médaille d'or pour son *Assomption*. *Jésus au Jardin des Oliviers*, composition d'un

grand effet et d'une magnifique ordonnance, de M. Chasseriau. Il y a réellement dans cette composition le sentiment religieux. Le même sujet a été traité tout différemment, mais avec beaucoup de talent aussi, par M. Cassel. La *Clémence divine*, par M. Van Eycken, habile et savante peinture; mais la composition ne se saisit pas au premier aspect.

Enfin nous terminerons cette nomenclature des œuvres les plus remarquables en ce genre par le *Miracle des roses* de M. Edouard Dubufe. Ce tableau est charmant d'élégance et de naïveté : la jeune reine de Hongrie est ravissante de beauté et de modestie. Son costume est du goût le plus original et le plus gracieux. La couleur générale du tableau est simple et brillante. M. Edouard Dubufe est un jeune artiste qui s'annonce de la manière la plus heureuse. Il a pris dans l'atelier de son père cette fraîcheur de tons et cette grâce de mouvemens qui caractérisent déjà sa manière. Et à l'étude des maîtres il doit ce style et ce beau sentiment de la forme, qui sont aussi des qualités essentielles de son talent.

LODWIG.

RÊVE.

J'avais rêvé l'Espagne et son ciel bleu, et ses orangers fleuris, et son voluptueux *far niente*, et ses chants d'amour et de gloire, et son soleil qui vivifie, enflamme l'imagination, répand de la poésie sur tout ce qu'il éclaire. L'Espagne avec ses féeries des premiers siècles, ses triomphes et ses malheurs, ses héros et ses proscrits, eût été ma patrie de prédilection, si j'avais dû choisir une patrie, et pourtant, jamais je n'avais pu visiter ce beau pays!

J'en exprimai le regret à mon ami Ernest de C***, qui, comme frappé d'une inspiration subite, m'invita à le suivre à un concert. Je ne comprenais pas trop comment, en cela, il répondait à mon idée do-

minante, mais je me laissai conduire. A peine avais-je pris place parmi l'élite des salons de Paris, que des sons magiques s'échappèrent d'un piano tenu, me dit-on, par une élève de Listz. C'était bien le jeu puissant et énergique du maître; la note, attaquée avec vigueur et justesse, entraînait son orchestre dans l'exécution du grand septuor de Hummel, dont le charme et le grandiose tout ensemble subjuguèrent l'admiration des auditeurs. Puis vint le choral des Huguenots, arrangé en solo par Thalberg; chaque son exprimait une pensée, en conservant la couleur religieuse qu'y a imprimée Luther; et enfin, un boléro dont la vivacité et la désinvolture tranchaient avec cette musique grave et solennelle qui avait précédé, semblait évoquer Fanny Elssler avec toutes ses grâces méridionales.

Quel était donc le nom de cette artiste par le cœur et par le goût, de cette enfant de seize ans qui avait compris l'art musical avec toutes les nuances de l'étude et du génie; qui tenait sous le charme de ses accents tant d'artistes émérites, si difficiles à contenter, tant de poètes aux visions célestes?... On nomma M^{lle} Rosario de los Hierros.

Mon ami ne s'était point trompé : j'avais trouvé mon Espagne personnifiée, et ses chants de gloire et d'amour, et ses féeries, et ses merveilles, et ses larmes et sa folle gaieté.

Le piano d'une Espagnole avait révélé tout cela.

Des artistes et des amateurs distingués avaient prêté le concours de leur talent à M^{lle} Rosario. Quelques-uns s'étaient enveloppés du voile de l'anonyme; parmi ceux-ci, était une jeune fille rose et candide, qui nous a fait entendre timidement deux romances de M^{lle} Puget; je ne saurais dire si c'est avec sa voix ou avec son âme qu'elle les a chantées.

D.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Représentation au bénéfice de M^{lle} Falcon.

Et, d'abord, il faut dire au sujet de cette représentation que l'Opéra a fait preuve de tact et de goût en ne cherchant la composition de son spectacle que dans son propre répertoire. Car rien n'est plus ennuyeux, plus froid que ces sortes de solennités arrangées comme elles le sont la plupart du temps : — des lambeaux de pièces empruntés à tous les répertoires, agencés les uns aux autres de la façon la plus incohérente, et joués par des artistes de tous les genres. Il résulte de là que nul n'est à son aise, que partant tous sont mauvais. Ces représentations à bénéfice ne sont alors (et malheureusement il en est presque toujours ainsi) qu'une suite de tours de force, d'anomalies dramatiques, et rien n'est plus long, plus insipide, plus abrupt.

Or, cette fois, il s'agissait tout simplement des deux premiers actes de *la Juive*, d'un petit fragment de ballet, et du quatrième acte des *Huguenots*. Mais le véritable attrait de la soirée, ce qui en faisait toute la solennité, c'était M^{lle} Falcon, qui, après deux ans d'absence, allait reparaitre devant ce public qui admirait son beau talent et l'aimait comme une grande et noble artiste qu'elle était.

Dès son début dans ce rôle d'Alice, que M^{me} Dorus avait créé avec tant de grâce et de talent, M^{lle} Falcon se plaça au premier rang, tant sa voix était belle et puissante, tant son jeu était vrai et entraînant. — M^{lle} Falcon parut ensuite dans *Ali-Baba*, ce triste opéra dont il ne restera guère que le duo du cinquième acte, que Nourrit et Massol chantaient avec tant de verve. — Dans *Gustave III*, elle se tira de ce rôle avec le même bonheur, et malgré le peu de succès de ces nouvelles partitions, les progrès de la jeune cantatrice étaient appréciés et dignement encouragés. — Dans

Don Juan, elle sut comprendre et jouer ce rôle de dona Anna avec un sentiment si poétique d'amour et de mélancolie, elle sut chanter cette admirable musique avec tant de simplicité, de noblesse, de passion et de terreur, que l'immortel Mozart lui-même eût pleuré aux accents de cette jeune et belle dona Anna, la digne et noble enfant de son génie. — Le rôle de Rachel, de la *Juive*, se prêtait merveilleusement au jeu si dramatique et à la voix si passionnée de M^{lle} Falcon. — Et il faut dire aussi que ce costume lui allait à ravir ; elle était admirablement belle. — Avec la musique de Meyerbeer, le talent et les moyens de M^{lle} Falcon prirent encore un nouvel essor, et le rôle de Valentine, des *Huguenots*, la mit au premier rang non plus seulement sur notre première scène lyrique, mais entre toutes les plus grandes cantatrices de l'époque. — Enfin, dans la *Esmeralda*, et dans *Stradella*, elle fit valoir avec la plus grande habileté deux rôles aussi pauvres qu'insignifiants.

A ce beau talent de tragédienne et de cantatrice, joignez la jeunesse et la beauté, et vous comprendrez cette admiration, cet enthousiasme que nous avions tous voués à M^{lle} Falcon, l'élève bien aimée de ce pauvre Adolphe Nourrit. — Or, depuis ce jour fatal où l'on vint nous dire tout d'un coup que la grande cantatrice avait perdu sa voix, l'Opéra perdit une grande partie de son prestige. C'était un écrin privé de son plus précieux diamant, un parterre dont la plus belle fleur aurait été brisée ; car elle était comme l'âme de cette scène. Pensez donc quel était notre empressement, samedi dernier, pour retourner saluer notre belle Rachel, cette jeune fille d'Israël, si pure et si dévouée, et notre noble Valentine, la jeune et belle fiancée de Raoul de Nançis.

Au premier acte de *la Juive*, à son entrée en scène, M^{lle} Falcon a été saluée avec acclamation, avec enthousiasme. On eût dit une belle jeune fille rentrant dans une fa-

mille que son absence avait désolée et que son retour rendait à la joie, au bonheur. Alors, elle s'est émue, elle s'est troublée, des larmes ont paru dans ses beaux yeux noirs, ses jambes ont fléchi. Duprez cherchait en vain à lui rendre l'aplomb, le sang-froid nécessaires; mais l'émotion l'emportait, et, rentrée dans la coulisse, M^{lle} Falcon s'est évanouie. Sa voix s'est ressentie de cette secousse, et ce n'est que dans le final que notre belle cantatrice a retrouvé les notes élevées qui donnaient à son chant tant d'énergie et de pathétique. Dans le second acte, elle a bien dit sa jolie romance *Il va venir*, puis le duo avec Samuel, et enfin le fameux trio final *Anathème*... Dans ses notes du medium, la voix de M^{lle} Falcon n'avait pas tout l'éclat et toute la fraîcheur qu'elle avait autrefois; mais que l'on songe aussi à l'émotion qui l'agitait!

Le *Divertissement* a passé inaperçu. Qui voulez-vous en effet qui s'amusa de ces pirouettes et de ces ronds de jambes, dans une telle solennité? Il n'y avait qu'une idée, qu'un mot dans toutes les bouches: M^{lle} Falcon! Disons, entre parenthèses, que les chœurs ont chanté misérablement. Qu'une telle négligence est impardonnable! Heureusement que Dérivis, Massol, M^{me} Dorus, chantaient avec leur talent ordinaire.

Le quatrième acte des *Huguenots*, ce chef-d'œuvre de Meyerbeer, a été joué et chanté avec la plus grande verve par Duprez et M^{lle} Falcon. Quant à sa voix, nous ne saurions formuler notre opinion sur une épreuve qui ne saurait être décisive, l'émotion de la cantatrice ayant paralysé une grande partie de ses moyens.

Toujours est-il qu'à la fin de la représentation, M^{lle} Falcon a été rappelée, et que, de toutes parts, les couronnes et les bouquets lui ont été jetés. Elle a remercié avec une charmante modestie. Cette solennité fera époque dans les annales de l'Opéra; car ce sera ou les adieux ou la réapparition d'un des plus beaux talents dont puisse s'enorgueillir l'art musical français.

Théâtres.

— THÉÂTRE-FRANÇAIS. — La reprise de *Chatterton*, pour la rentrée de M^{me} Dorval, attire beaucoup de monde. Ce drame de M. Alfred de Vigny a été accueilli à sa re-

prise comme il l'a été à son début, avec succès. Le rôle de Kitty Bell est une des plus belles créations de M^{me} Dorval. Gelfroy est un peu trop monotone dans le rôle de Chatterton; Joanny est bien beau dans le personnage du quaker.

— RENAISSANCE. — *La Chaste Suzanne* avec la nouvelle distribution des rôles a tout l'attrait d'une pièce nouvelle. M^{lle} Marie Drouart continue toujours ses débuts avec bonheur dans le rôle de Suzanne, premièrement établi par M^{me} Anna Thillon, qui s'est chargée du rôle de Daniel, chanté jusqu'alors par Laborde.

M^{me} Anna Thillon porte ce petit costume de berger d'une manière charmante; mais quel costume n'irait pas quand on est si jeune et si jolie, si fraîche et si gracieuse? Comme cantatrice, elle a tiré un parti merveilleux de ce rôle de Daniel. Elle sait avec un art parfait ménager ses effets: dans plusieurs passages elle a une énergie, une hardiesse viriles; cette nouvelle preuve de la facilité et de la souplesse de M^{me} Anna Thillon la place décidément au nombre de nos premières cantatrices.

Zingaro continue ses succès. Mine d'or.

— GYMNASE. — *La Grand'mère* a réussi. Ce retour de M. Scribe au Gymnase, un nouveau rôle de M^{me} Volnys, et le début de M^{lle} Jenny Falcon, la sœur de M^{lle} Cornélie Falcon, notre célèbre cantatrice, tout cela fait presque de cette représentation un événement littéraire. Nous en reparlerons.

— PORTE-SAINT-MARTIN. — *Vautrin*, drame en cinq actes de M. de Balzac, a été joué une fois avec un succès contesté. Frédéric a été admirable; c'est incontestablement un des grands comédiens de notre époque. Le lendemain de la représentation, le ministre de l'intérieur a fait défendre la pièce. Pendant de *Robert Macaire*!

A ce Numéro est jointe la planche 1624.

LE PUNCH PRÉPARÉ pour soirée a, dans ce moment, la plus grande vogue dans tous les salons de Paris, et ce nouveau succès était digne de la maison du *Fidèle Berger* (rue des Lombards, 48 et 46), où il se trouve dans toute sa perfection la plus recherchée. Chacun peut apprécier l'avantage de ce nouveau genre de punch, dont on peut faire sa provision à l'avance, et qui ne donne nul embarras de préparation ni de service; c'est enfin un punch spontané et délicieux, que l'on a sous la main, et qui est bien certainement une des plus heureuses et des plus commodes innovations de nos usages. — Aussi le *Fidèle Berger* y a-t-il trouvé un suffrage unanime à ajouter à son ancienne et brillante réputation.

